



HAL
open science

**Au carrefour des civilisations. Consommation et
fabrication des indiennes à Marseille et en Provence
(XVIe -XXIe siècle)**

Olivier Raveux

► **To cite this version:**

Olivier Raveux. Au carrefour des civilisations. Consommation et fabrication des indiennes à Marseille et en Provence (XVIe -XXIe siècle). *Asie fantasmée. Histoires d'exotisme dans les arts décoratifs en Provence aux XVIIIe et XIXe siècles*, Snoeck, pp.126-133, 2023. halshs-04138584

HAL Id: halshs-04138584

<https://shs.hal.science/halshs-04138584v1>

Submitted on 23 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Au carrefour des civilisations. Consommation et fabrication des indiennes à Marseille et en Provence (XVI^e-XXI^e siècle)

Produites à l'origine dans la péninsule indienne, en Perse et dans l'Empire ottoman, les indiennes sont des cotonnades peintes, teintées et/ou imprimées portant des motifs décoratifs floraux et animaliers en couleurs. Avec les interconnexions mondiales qui se créent et se développent à la suite des grandes découvertes, et notamment de l'ouverture de liaisons maritimes directes avec l'océan Indien, ces tissus arrivent sur le continent européen au début du XVI^e siècle.

Détail d'un caraco en indienne (collection des musées de Marseille, AF 23)

Cette cotonnade est typique de celles produites sur la côte orientale de la péninsule indienne au cours du XVIII^e siècle à destination des marchés européens. Elle combine en effet des motifs végétaux orientaux plus ou moins réalistes et des représentations animalières (ici des perroquets), dans une large gamme de couleurs. Cette indienne à fond blanc prisé par les Occidentaux a vraisemblablement été produite sur la côte de Coromandel, autour de Pondichéry ou de Madras (aujourd'hui Chennai). Les fabrications de cette zone du golfe du Bengale s'opposaient à celles du nord-ouest de la péninsule - la région du Gujarat - par l'importance de la coloration au pinceau et le refus de représenter de petits motifs répétitifs floraux. Ces toiles étaient amenées en France par les vaisseaux de la Compagnie des Indes orientales, avant que la suspension de son monopole de commerce en 1769 ne permette à des négociants-armateurs particuliers, notamment ceux de Marseille, de les distribuer en Provence ou sur d'autres marchés européens.

Dans un premier temps, si l'indienne est vantée aussi bien pour ses qualités hygiéniques - le coton se lave bien mieux que la laine - que pour la beauté et la solidité de ses couleurs, elle peine à se faire une place dans les intérieurs et les vestiaires occidentaux. Ses fonds colorés appuyés et ses dessins culturellement éloignés de ceux auxquels les Européens sont habitués font que ce tissu reste largement boudé pendant presque un siècle et demi. La situation change radicalement à partir du milieu du XVII^e siècle, sous l'effet conjugué des politiques menées par les compagnies des Indes et les marchands européens pour susciter une production orientale adaptée aux goûts de leurs clients et de la capacité des artisans asiatiques à modifier leur fabrication pour profiter de ce nouveau débouché. Dès les années 1660, le nombre des exportations s'accroît rapidement et fortement, notamment vers l'Angleterre, les Provinces-Unies et la France. Ce mouvement ne fera que s'amplifier tout au long du XVIII^e siècle. Faut-il pour autant voir dans ce succès le triomphe du goût oriental dans la consommation textile européenne ? Dans une certaine mesure seulement, car l'exotisme de ces tissus est quelque peu de façade. L'indienne achetée par les Européens est présentée et consommée comme un pur produit asiatique, alors même qu'elle est désormais le plus souvent fabriquée pour eux seuls, selon leurs préférences en matière de motifs décoratifs et de couleurs. Ce tissu est devenu un produit textile culturellement hybride, façonné par la volonté et l'action conjointes de l'Orient et de l'Occident.

Moule d'impression asiatique pour indienne (A-87-591)

Moule d'impression de mouchoirs avec plaques de métal, Provence, XIX^e siècle (coll. Privée)

La consommation : décorer les intérieurs et vêtir le corps

Marseille et la Provence s'ancrent pleinement dans cette histoire générale des indiennes en Europe. Ces tissus sont emblématiques de l'intégration de la France méridionale dans le processus de mondialisation à l'œuvre au cours de l'époque moderne et de l'irruption d'une culture asiatique aménagée dans les garde-robes et les intérieurs des populations locales. Ils incarnent par la suite un fort mouvement d'appropriation se manifestant aussi bien par une production inscrite dans la durée que par une consommation aboutissant à en faire un des éléments identitaires de Marseille et de la Provence.

Indienne ottomane à décor floral (pavots), XVIII^e siècle (Arch. Dép. des B.d.R., C 3374)

Les Provençaux se sont tout d'abord emparé de ces toiles par le jeu du commerce intercontinental et la consommation. Les premières indiennes arrivent dans le port de Marseille dès le début du XVI^e siècle, au moyen de deux routes bien distinctes. La première est méditerranéenne. C'est celle des échanges avec les Échelles du Levant, notamment avec Constantinople et Alep. La seconde est transocéanique. Marseille reçoit en effet des indiennes par l'entremise des Portugais et de la *Carreira da India*, la liaison transocéanique entre Lisbonne et Goa, comme c'est certainement le cas de la « *toile peinte de singes et autres personnages* » notée dans l'inventaire après-décès de François Guérin, conseiller au Parlement de Provence décédé en 1522. Dans un premier temps et pendant plus d'un siècle, la consommation de ces tissus est limitée à une élite fortunée en quête d'exotisme et de produits insolites. Ce n'est qu'à partir du dernier tiers du XVII^e siècle que l'indienne peut véritablement élargir sa clientèle et commence à se populariser à Marseille et dans le reste de la Provence. Les réseaux marchands orientaux, européens et marseillais livrent alors aux populations locales des tissus variés, sur la base d'une gamme de prix susceptibles de toucher toutes les couches de la société. Les indiennes les plus communes, et donc les moins coûteuses, sont ottomanes. Elles se caractérisent par des motifs simples, surtout des semis répétitifs de petites fleurs réalisés sur la base de deux couleurs, le rouge garance et le bleu indigo. L'Inde fournit les toiles aux décors les plus raffinés, grâce à la maîtrise technique de ses artisans qui reste longtemps inégalée. Ces indiennes présentent de grandes compositions florales et un large nuancier de couleurs. Elles sont réservées à la clientèle la plus aisée. En position intermédiaire, se trouvent les toiles persanes, principalement fabriquées à Ispahan, capitale de l'Empire safavide. Ces indiennes se caractérisent par des dessins donnant la préférence à des entrelacs et rinceaux floraux. C'est un produit de troisième voie, offrant le meilleur rapport qualité/prix et venant brouiller en partie les frontières dans la segmentation sociale de la consommation textile marseillaise.

L'engouement pour les indiennes s'exerce tout d'abord dans la décoration des intérieurs. Les tissus utilisés sur les meubles et sur les murs sont les premiers à connaître un succès notable. Ils servent de support à la fabrication de rideaux, de tentures, de garnitures de chaises et surtout de couvertures de lit. À partir des années 1680, ils commencent également à se retrouver dans les garde-robes et les vestiaires. L'indienne devient en effet le tissu de confection des robes et des jupons, des cravates et des robes de chambre, des tabliers et des mouchoirs. Une nouvelle profession apparaît alors, le marchand ou la marchande d'indiennes, cherchant à créer ou à suivre au plus

près les revirements de la mode, les changements de goûts concernant les couleurs et les motifs. Dès lors, la consommation ne fait que croître, pour connaître son apogée au cours du XVIII^e siècle. Durant cet âge d'or, nulle maison marseillaise, nul foyer provençal sans indienne. La prohibition de ces tissus imposée en France en 1686 par Louis XIV, et maintenue jusqu'en 1759 pour protéger les fabriques du royaume de tissus de lin, de laine et de soie de la concurrence de ces cotonnades asiatiques, n'a que des effets limités en Provence. La ville de Marseille a été dispensée de la mesure, en raison de ses liens avec les Échelles du Levant et de son statut fiscal particulier. L'indienne peut donc y être librement vendue, portée et même fabriquée. Dans le reste de la région, la contrebande a permis la circulation et la consommation de ces tissus sans que les autorités puissent faire appliquer avec succès les interdits royaux. D'Aix à Salon, de La Ciotat à Toulon, l'indienne s'est donc diffusée dans toutes les localités provençales avant même que la prohibition ne soit levée en 1759, quand les autorités préférèrent finalement accompagner une production dans le royaume plutôt que d'essayer de lutter vainement contre les penchants de la population pour ces toiles d'importation.

La production : de l'imitation des produits asiatiques à la fabrication identitaire

Le succès des indiennes en Provence ne s'est pas limité au commerce et à la consommation de ces toiles venues d'Asie. Il a très tôt suscité la mise en place d'une production locale de substitution aux importations. Il s'agissait de faire face aux ruptures fréquentes des approvisionnements asiatiques et de répondre au plus vite aux changements des goûts des consommateurs. Le premier atelier est marseillais. En 1648, le fabricant de cartes à jouer Benoît Ganteaume, habitué au travail d'impression avec des moules en bois, s'associe avec le graveur Jacques Baviile pour produire des indiennes. Marseille fait figure de pionnière en Europe, car elle est en l'état actuel des connaissances la plus ancienne ville à s'être lancée dans cette fabrication, avec près de trente ans d'avance sur Londres, Amsterdam et Paris. La première création de 1648 est rapidement imitée par d'autres fabricants et la production phocéenne devient régulière. Jusqu'au début des années 1670, le secteur ne s'est toutefois pas individualisé et reste une activité annexe du métier de cartier. Les indiennes produites sont de qualité médiocre - les couleurs ne résistent pas aux lavages répétés des toiles et aux agressions du soleil - et ne peuvent en aucun cas rivaliser avec les cotonnades asiatiques. C'est seulement à partir des années 1670 que le secteur gagne en maturité technique avec l'arrivée d'indienneurs arméniens de Constantinople, une des places fortes de l'indiennage dans l'Empire ottoman. Ces hommes opèrent le transfert des technologies orientales, notamment celle de l'impression solide en rouge garance avec l'alun. Dès lors, l'indiennage marseillais peut prendre de l'ampleur, gagne des débouchés, s'émancipe de la fabrication des cartes à jouer et devient un secteur d'activité établi dans la ville d'une manière durable. Dans le même temps, l'activité productive peut se répandre en Provence, comme en témoigne l'ouverture d'ateliers en Avignon en 1677 et en Arles en 1683.

La grande période de l'indiennage provençal est pourtant à venir. Elle se situe au XVIII^e siècle, avec des dizaines d'ateliers et de fabriques principalement localisés à Marseille et à Aix-en-Provence. Deux types de productions coexistent. La première, majoritaire en volume tout au long du siècle, recherche des débouchés populaires. Les indiennes fabriquées sont de facture assez simple, à une ou deux couleurs, et les motifs qu'elles proposent restent encore largement d'inspiration orientale. Ces toiles sont

vendues localement, dans le bassin méditerranéen, notamment en Italie et en Espagne, gagnent les îles françaises des Antilles et prennent leur place dans les cargaisons des navires partant vers la Guinée et les côtes de l'Afrique orientale pour la traite négrière. Le second type de fabrication indique une inflexion dans l'histoire de l'indiennage locale, avec la mise en place d'une fabrication de qualité supérieure, dont les décors s'éloignent des modèles asiatiques, la rose venant par exemple remplacer les fleurs exotiques. Bien que les volumes produits soient dans ce cas beaucoup moins importants, ces indiennes ont marqué les esprits des contemporains, notamment celles sorties de la fabrique du Suisse Jean-Rodolphe Wetter, établie tout d'abord avec le titre de manufacture royale dans la vallée de l'Huveaune à Marseille au milieu des années 1740, à Saint-Marcel, puis à Orange, sans privilèges cette fois, à partir de 1757. Grâce à des spécialistes du dessin, de la coloration et de la gravure des planches d'impression recrutés dans son pays d'origine et en Angleterre, ce négociant-fabricant produit des indiennes sur cotonnades et toiles de lin aux dessins subtils, avec un nuancier de couleurs élargi au jaune et au vert, et dont la renommée s'installe rapidement, au point même de devenir une référence. Les premières indiennes sorties de la manufacture de Christophe-Philippe Oberkampf à Jouy-en-Josas ne sont-elles pas baptisées « toiles d'Orange de Jouy » ? Les productions provençales sont donc devenues à la fois des imitations des modèles orientaux et des créations plus originales, propres à satisfaire les goûts d'une clientèle proche et lointaine. L'indienne est devenue un tissu emblématique de la culture et de l'industrie provençales.

Indienne avec son chef de pièce de la fabrique Pierre Massot & fils de Marseille (fin XVIII^e siècle)

Comme nombre de fabricants de cotonnades imprimées de la cité phocéenne, Pierre Massot a commencé ses activités dans le textile comme simple marchand au cours des années 1760-1770. Depuis son magasin de la Grand'Rue, il écoule ses produits principalement à la foire de Beaucaire et auprès de couturières marseillaises. C'est vers 1780 qu'il se décide à élargir ses activités en devenant producteur d'indiennes avec son fils, également dénommé Pierre. Sa fabrique est installée sur une des artères industrielles du nord de la ville, la rue du Bon Pasteur, près de l'actuelle porte d'Aix. Là, à proximité des arcades de l'aqueduc de l'Huveaune, les Massot trouvent l'eau nécessaire à la pratique de l'indiennage. La toile imprimée présentée ici est assez typique de celles majoritairement produites à Marseille au XVIII^e siècle, avec un simple motif en semi de fleurs et une coloration en rouge garance et bleu indigo. La fabrique de Massot père et fils semble avoir fonctionné peu de temps. Dès la Révolution française, l'entreprise familiale disparaît de la liste des indienneurs locaux et semble se recentrer sur le commerce. Ainsi, sous le Premier Empire, leurs magasins désormais situés place Noailles servent de dépôt aux indiennes de la célèbre manufacture de Jouy-en-Josas.

Ce grand succès de ces tissus à Marseille et dans la Provence du XVIII^e siècle s'estompé par la suite. L'activité de production est durement touchée par les troubles de la Révolution française. Les guerres et les blocus désorganisent durablement le commerce maritime phocéen. Dans le même temps, la concurrence des manufactures alsaciennes ou parisiennes, qui ont pris de l'avance aussi bien dans les techniques de production que dans la variété et la qualité des motifs offerts aux consommateurs, capte une bonne part des ventes au niveau local. L'indiennage provençal doit également affronter les changements des goûts de la clientèle, comme la mode des mousselines tout en blanc qui se développe sous le Premier Empire. Aux XIX^e et XX^e siècles, quelques fabriques résistent encore un temps à Aix-en-Provence, Marseille, Saint-Étienne-du-Grès ou Tarascon mais l'heure de gloire de l'indiennage appartient désormais au passé. Les

marchés extérieurs des fabriques provençales se sont réduits à une peau de chagrin et les débouchés sont devenus locaux pour l'essentiel. Bien que portée encore longtemps, majoritairement par les femmes, le plus souvent sous forme de jupon et de mouchoir couvrant le col ou la tête, et présente sur les lits en boutis et courtépintes, l'indienne glisse doucement mais inéluctablement vers le produit textile identitaire et le vêtement de l'Arlésienne ou de la Marseillaise du peuple, avant de devenir au cours du XX^e siècle un tissu relevant du folklore.

Dessin pour mouchoir en indienne de la fabrique aixoise Gignoux (fin XVIII^e siècle et/ou 1827)

Les Gignoux forment une des grandes familles de l'indiennage provençal. À l'origine, se trouve Pierre, un menuisier protestant d'Uzès né en 1655, qui fuit sa ville natale au lendemain de la révocation de l'état de Nantes pour gagner le refuge suisse. Il apprend les techniques de l'impression sur coton à Lausanne et Genève, avant de rentrer en France en 1710. Sur trois générations, les Gignoux ont tenu des fabriques d'indiennes en Provence, tout d'abord à Orange, puis en Avignon, à Marseille, à Roquefavour et enfin à Aix. Dans cette dernière localité, leur fabrique est ouverte en 1765 et se situe hors la ville, sur les rives de l'Arc, aux Infirmeries. À Marseille comme à Aix, les Gignoux produisent dans les années 1780 des mouchoirs pour les marchés français, italiens et des colonies antillaises. Le motif présenté ici est extrait du livre de dessin de leur fabrique aixoise. Il permet de montrer l'évolution artistique de l'indiennage provençal au cours du XVIII^e siècle, qui abandonne petit à petit le répertoire végétal oriental et élargit la palette de ses couleurs. La datation de ce registre reste incertaine. L'année 1827 est mentionnée en étiquette rapportée sur la couverture, alors même que les Gignoux semblent avoir abandonné l'indiennage à la fin du XVIII^e siècle. Dès lors, ce livre daterait peut-être des années 1780. Lors de la cessation d'activités de la fabrique Gignoux, il a pu faire l'objet d'une vente à un autre fabricant et a pu passer de main en main jusqu'à son détenteur des années 1820.

Au début du XXI^e siècle, l'indienne et l'indiennage restent présents localement à travers deux entreprises de la région de Tarascon, *Souleïado* et *Les Olivades*. Cette dernière société, fondée en 1818 par un Genevois ayant au préalable travaillé à la manufacture d'Orange, est l'ultime établissement à perpétuer la tradition d'une production dans des ateliers installés sur le sol provençal.

Atelier d'impression d'indiennes à Tarascon, années 1950 (musée Souleïado, avec l'aimable autorisation de Souleïado ©)

Olivier Raveux
Directeur de recherche au CNRS
UMR TELEMMe-Aix-Marseille université, Aix-en-Provence